

MAXIMILIEN D'AUTRICHE

à son mari, et qu'elle ne mentionne pas. Quelques mois auparavant, en effet, le roi de Grèce ayant été renversé, la reine d'Angleterre avait proposé Maximilien pour le remplacer, dans l'espoir peut-être que cette offre aurait retenu en Europe l'archiduc, qu'elle voit aller à l'abîme. Sans hésiter, Maximilien avait refusé, d'accord, pour une fois, avec son frère, pour maintes raisons, et surtout parce qu'en Grèce « on impose au pays un gouvernement qui ne répond pas au vœu de la nation et que, partant, le souverain est toujours pour son peuple un étranger... »

A Mexico, on attend fébrilement le Souverain, et Almonte, qui est en correspondance suivie avec Napoléon et Maximilien, ne cesse de répéter dans ses lettres que, dès l'arrivée de l'archiduc, les difficultés disparaîtront comme par enchantement. L'empereur Napoléon envoie secrètement à Miramar son aide de camp le général Frossard, qui, accordant à l'avance à Maximilien toutes les garanties qu'il demande, parvient à fixer pour le mois de mars de cette même année (1864) son départ pour Vera-Cruz.

CHAPITRE VIII

LES DERNIERS JOURS EN EUROPE. L'ARRIVÉE AU MEXIQUE

Avant de quitter l'Europe, Maximilien se rend dans les principales Cours européennes. A Vienne, il va tout d'abord élaborer avec son frère les termes d'un pacte de famille, puis il retrouve à Bruxelles l'archiduchesse Charlotte. Le roi Léopold, quoi qu'en aient dit certains historiens, a toujours considéré avec méfiance l'offre du trône du Mexique et, parmi tous les conseils donnés à Maximilien, les siens sont assurément les plus perspicaces. N'écrivait-il pas, en décembre 1863, à son beau-fils ces phrases, qui prennent avec le recul des ans, tant de vérité : « Si tu acceptes le trône, tu rends un service inappréciable à Napoléon, qui ne saurait plus se tirer d'affaire autrement. Il faut conclure un arrangement fixant la durée pendant laquelle les troupes françaises devront rester au Mexique. D'ici peu, on pressera l'Europe de retirer ses troupes ; si alors il ne peut invoquer un engagement, on doit craindre qu'il ne cède à l'opinion publique. Sa préoccupation principale sera naturellement le souci de sa popularité en France, et il ne faut pas se faire d'illu-

MAXIMILIEN D'AUTRICHE

sions, devant ce mobile tous les autres céderont... »

De Bruxelles, Maximilien et Charlotte se rendent à Paris où ils arrivent le 5 mars ; ils sont reçus aux Tuileries, et en leur honneur d'éclatantes réceptions ont lieu tous les jours : mais le faste dont on les entoure ne parvient pas à combler l'impression de malaise qui règne par moments. Le corps législatif vibre encore des railleries violentes de Jules Favre, des paroles pleines de bon sens et de clarté de Thiers, du discours émouvant de Berryer, qui se sont unis pour mettre en garde le gouvernement. Si leurs efforts ont été inutiles, si Rouher, pour lequel l'intervention au Mexique « est la plus grande pensée du règne », a rallié la majorité hésitante, le doute est resté vivace chez la plupart des députés. Aux Tuileries même, si quelques courtisans clament bien haut que Maximilien est destiné à une fortune éclatante, il est pourtant beaucoup d'esprits sceptiques qui, pour masquer peut-être par un jeu de mots une pitié clairvoyante, murmurent souvent quand il passe : « Ce n'est pas un archiduc, mais une archidupe. » Plus étonnante encore est l'attitude de Napoléon III. D'une humeur charmante à certains moments, à d'autres, son front est soucieux, il se renferme dans un silence obstiné et laisse à l'impératrice Eugénie, plus enthousiaste que jamais, le soin d'être aimable. Le duc Ernest de Saxe-Cobourg, beau-frère de la reine Victoria d'Angleterre, agent diplomatique de Bismarck, a laissé sur le séjour de Charlotte et Maximilien à Paris des pages curieuses, dont la véracité est indéniable. Après avoir parlé des « âmes satisfaites qui paraissent nager dans

ARRIVÉE AU MEXIQUE

un océan de félicités au sujet de la glorieuse fin de la guerre franco-mexicaine », âmes à la tête desquelles était l'impératrice Eugénie, après avoir dit les espérances innombrables de l'archiduchesse Charlotte, il écrit : « Les deux Impératrices ne causaient ensemble à table qu'en espagnol, comme si les soucis de leurs maris devaient se dissiper aux sons de la belle langue de Castille. Mais Louis-Napoléon ne paraissait pas le moins du monde disposé à s'abandonner, lui, aux illusions. Après un dîner pendant lequel l'heureuse confiance de Charlotte s'était montrée particulièrement joyeuse, il me prit à part avec intention, paraissant vouloir s'excuser : « C'est une très mauvaise affaire, me dit-il plusieurs fois ; moi, à sa place, je n'aurais jamais accepté. » Étrange aussi, l'attitude de Maximilien dépeinte par Ernest de Saxe-Cobourg dans ces lignes : « Depuis que j'avais vu pour la dernière fois à Miramar l'aimable et intelligent prince, il avait beaucoup plus vieilli que ne le devait faire attendre le nombre des années. Il ne faisait pas l'impression qu'il abordait cette dangereuse et en somme aventureuse entreprise, avec le feu de la jeunesse... Ce qui paraissait le dominer, était bien moins l'attente du succès que les conséquences inflexibles de la résolution pour laquelle il s'était engagé. Il ne pouvait plus reculer devant les difficultés qui s'amoncelaient sur sa route. Il prit congé de moi avec des larmes dans les yeux, et il m'invita à venir le voir, en me disant : « Si tu ne viens pas, je ne te verrai plus jamais... »

Ces phrases qui semblent, au premier abord, en contradiction avec l'enthousiasme manifesté souvent

MAXIMILIEN D'AUTRICHE

par Maximilien sont, à la réflexion, tout à fait conformes à son caractère changeant, influençable et surtout fataliste. Il n'est pas possible qu'un autre sentiment que ce dernier ait laissé Maximilien signer avec Napoléon III la convention de Miramar, datée seulement du 10 avril 1864, mais élaborée durant son séjour à Paris.

Deux articles de cette convention sont rendus publics qui disent, l'un, que le corps expéditionnaire français sera réduit le plus tôt possible à 25.000 hommes, l'autre, que : « les troupes seront rappelées au fur et à mesure que Maximilien aura organisé une armée nationale... » Un traité, qui restera secret, assure au futur Empereur, que, « l'effectif du corps français de 38.000 hommes ne sera réduit que graduellement, de façon à atteindre 28.000 hommes en 1865, 25.000 en 1866, 20.000 hommes en 1867 ». Tout ceci peut donner satisfaction à Maximilien, mais, où l'on est surpris, c'est à l'énumération des dettes du Mexique envers la France. Tout d'abord, 270 millions pour les frais de l'expédition, jusqu'au 1^{er} juillet 1864, puis, 60 millions pour indemniser les Français résidant au Mexique, plus 68 millions de la créance Jecker, plus, à partir du 1^{er} juillet 1864, mille francs par homme et par an pour l'entretien du corps d'armée français au Mexique, plus les services de transport, soit : 400.000 francs par voyage. Pour pouvoir s'acquitter tout de suite de ces dettes, Maximilien contractera un emprunt dont 66 millions seront aussitôt remis au gouvernement français. Pierre de la Gorce écrit à ce sujet : « Plus on relit cette Convention, moins on peut la justifier.

ARRIVÉE AU MEXIQUE

Maximilien, en la signant, se déclarait insolvable avant d'avoir régné. Quant à Napoléon, il consommait la ruine du Mexique, précisément dans le traité qui prétendait le régénérer... Le traité de Miramar fut la concession à l'esprit nouveau qui commençait à poindre. Le corps législatif ne se haussait pas encore jusqu'à la grande politique, mais se piquait de surveiller les finances. Pour désarmer l'opposition naissante, Napoléon transforma en avances remboursables, ce qui, dans la conception primitive, eût sans doute été don gratuit... On avait convié Maximilien au splendide festin du Mexique : à la dernière heure, on lui présentait la carte à payer, qui comprenait toutes ses dépenses et, par surcroît, les nôtres. » Encore une fois, soit fatalisme, soit aveuglement, Maximilien accepte tous les points de cette Convention, sans difficulté, et la question étant définitivement réglée, lui et Charlotte partent pour l'Angleterre.

Après l'accueil sympathique, mais tant soit peu factice, qui leur a été réservé à Paris, ils vont trouver à Londres beaucoup moins d'éclat, mais aussi beaucoup plus de franchise. Palmerston, que les futurs souverains ont encore l'espoir de séduire, se borne à souhaiter, et avec lui, toute la nation anglaise, beaucoup de bonheur et de succès à l'archiduc et à sa jeune femme. Pour les Anglais, un fait est très significatif, et ils y attachent une importance énorme : c'est l'attitude des États-Unis, qui ont donné l'ordre à leur représentant à Paris de s'abstenir entièrement de toute relation avec le prétendant au trône du Mexique. Puis, les futurs souverains vont faire leurs adieux à la reine

MAXIMILIEN D'AUTRICHE

Marie-Amélie, en exil à Claremont. La femme de Louis-Philippe a pour sa petite-fille une tendresse immense, et la tristesse l'accable à la pensée de ce départ qu'elle voit avec effroi. Charlotte est trop pénétrée de sa mission pour être ébranlée par les doutes de sa grand'mère, et la scène déchirante qui précède leur départ, agit sur Maximilien seulement, dont les yeux se remplissent de larmes. L'émotion est trop forte pour la Reine, et tandis que s'éloigne pour toujours sa petite-fille, ne pouvant plus retenir ses sanglots, elle murmure épouvantée : « Ils seront assassinés... ils seront assassinés. » Après s'être arrêtés à Bruxelles, le temps d'organiser un corps de deux mille volontaires belges qui porteront le nom de « Gardes de l'Impératrice », Charlotte et Maximilien se dirigent vers Vienne. Là, comme si un dernier avertissement leur était donné, un incident manque de jeter à bas l'édifice si péniblement construit.

François-Joseph est, depuis toujours, fermement décidé à retirer à Maximilien la possibilité de prendre un jour, en Autriche, un rôle prépondérant. Moyennant son autorisation à l'acceptation de la couronne du Mexique, il veut que Maximilien signe un pacte, dit Pacte de Famille, par lequel, « l'archiduc, indépendamment de ses droits éventuels à la couronne d'Autriche, pour lui et ses descendants, fait aussi abandon de son rang d'archiduc et de sa fortune personnelle ». « C'est, dit le baron Buffin, une sorte de mort civile. Maximilien est trop pénétré de son rang, de son honneur d'archiduc pour signer ce pacte et il est indigné de ce qu'on lui ait proposé cette renonciation, qu'on

ARRIVÉE AU MEXIQUE

veille « lui enlever sans raison, son droit de succession, héritage de ses ancêtres, et toujours tenu par eux en haute estime ». Dès le lendemain, lui et Charlotte quittent Vienne et se rendent à Miramar, où les attendent les délégués mexicains. Maximilien leur fait part de son irritation et, soit qu'il tienne réellement à ses droits d'archiduc, soit qu'il voie en cet incident un avertissement, il leur fait part de son intention de se refuser absolument à ce que veut son frère. D'autant plus ennuyés que la cérémonie définitive doit avoir lieu huit jours plus tard, le 27 mars, les Mexicains, sous la direction d'Hidalgo, se mettent en rapports avec Vienne, tandis que Maximilien télégraphie à Napoléon III. L'empereur des Français, plein d'émotion, multiplie les démarches à Bruxelles et à Vienne pour qu'on agisse sur Maximilien. En même temps, il envoie à Miramar le général Frossard, avec une lettre sévère, et dont les termes sont pressants : « Votre Altesse a contracté des engagements qu'Elle n'est plus libre de rompre... Il est impossible que vous renonciez à aller au Mexique, et qu'à la face du monde, vous disiez que des intérêts de famille vous obligent à tromper toutes les espérances que la France et le Mexique ont mises en vous. Il faut absolument que dans l'intérêt de votre famille, et de vous-même, les choses s'arrangent, car il y va de l'honneur de la maison des Habsbourgs... » Si l'Empereur est plein de nervosité, l'Impératrice est franchement mécontente, et, dans la nuit du 27 au 28 mars, elle fait envoyer à Metternich un billet où elle dit que le gouvernement autrichien doit agir sur l'archiduc, et qui se termine

MAXIMILIEN D'AUTRICHE

par ces mots : « croyez à ma mauvaise humeur bien justifiée... » A Miramar, Maximilien est de plus en plus perplexe mais il n'a pas assez de volonté pour prendre une décision ; il se contente d'assurer à Napoléon « qu'il ira jusqu'aux extrêmes limites de ce que lui permettra son honneur personnel ». Mais, Charlotte a pris à cœur sa mission, et ces quelques lignes d'une lettre écrite par elle à l'impératrice Eugénie, lettre non expédiée, montrent son chagrin, lorsqu'elle croit être forcée de l'abandonner : « Le Ciel, par un décret impénétrable, nous prive du bonheur de contribuer à l'accomplissement des généreux désirs de votre Majesté vis-à-vis d'un pays pour lequel nous étions prêts à sacrifier tout ce qui se donne, tout nous-mêmes. Nous étions entrés joyeusement dans cette voie ardue, sans autre mobile que le Bien, et nous étions heureux de consacrer notre jeune ardeur, d'apporter le tribut de notre bon vouloir, à une œuvre difficile mais grande... C'est le cœur brisé que l'archiduc se prépare à recevoir demain la députation mexicaine, et à lui dire que la promesse du 3 octobre n'aura jamais son effet... » Elle ne peut se résoudre à abandonner son rêve, et elle part pour Vienne pour négocier avec François-Joseph : mais toutes les supplications sont vaines, et puisqu'ils ne peuvent abandonner le trône du Mexique, il faut se résigner à signer ce pacte humiliant... Il est entendu que François-Joseph se rendra à Miramar ; il y arrive le 9 avril ; après une discussion animée entre les deux frères, et qui les bouleverse tous les deux profondément, en présence de différents membres de la famille impériale, en silence, ils signent

ARRIVÉE AU MEXIQUE

ce pacte par lequel Maximilien est « dépouillé complètement de ses droits privés, de son apanage, de sa fortune future ». François-Joseph garde une attitude glaciale, et ce n'est qu'au dernier moment, alors qu'il est prêt à partir, qu'ému, il retourne vers son frère, et voulant montrer que tout dissentiment est effacé, il serre dans ses bras celui qu'il a tant suspecté et qu'il ne verra plus jamais.

Le lendemain 10 avril, en grande cérémonie, a lieu l'acceptation définitive de Maximilien au trône, devant la députation mexicaine et les délégués français, belges et autrichiens. Tous les assistants sont émus, et Maximilien, pâle et les yeux brillants, conscient du rôle qu'il accepte, écoute, recueilli, le discours, empreint d'emphase, que prononce en français Gutierrez de Estrada ; dominant son émotion, il lit, en espagnol, son acceptation. Il rend hommage à la loyauté, « à l'esprit de bienveillance de l'empereur des Français », il passe brièvement sur le consentement de l'empereur d'Autriche, proteste de ses intentions libérales, et jure enfin sur la sainte Bible d' « assurer le bien-être et la prospérité de la nation, de défendre son indépendance, et de conserver l'intégrité de son territoire... » Tandis que dans le port le canon tonne, tandis que des cris enthousiastes de « Vive l'Empereur, vive l'Impératrice » retentissent, l'étendard mexicain, hissé sur la tour du château, flotte caressé par le vent... Désormais, il n'est plus Mgr l'archiduc, mais Maximilien I^{er}, empereur du Mexique.

A ce moment, une dépression nerveuse, conséquence des émotions sans nombre qui l'ont assailli, laisse

MAXIMILIEN D'AUTRICHE

pendant quelques jours Maximilien sans force. Quand on ignore combien de contrastes sont en lui, son attitude lassée, ennuyée, son air sombre, semblent incompréhensibles ; mais, on le sait, il n'a pas d'ambition définie, il est effrayé d'avoir pris une décision qui met en jeu son avenir, et peut-être sa vie, et, maintenant qu'il est trop tard pour reculer, il a peur, il laisse prendre le dessus à ses nerfs. Pendant trois jours, Maximilien n'admet auprès de lui que son médecin favori, le docteur Jilek ; il garde un mutisme farouche, et n'en sort que pour répondre, lorsqu'on lui parle du Mexique : « Si quelqu'un venait m'annoncer que tout est rompu, je m'enfermerais dans ma chambre pour y danser de joie. » Sa réserve, sa mélancolie lui inspirent des vers cités bien souvent, et dont certains sont remplis de musique, vers qui, après des regrets déchirants de quitter sa patrie, se terminent ainsi :

« Oh, laissez-moi suivre en paix mon tranquille chemin,
« Le sentier obscur et ignoré parmi les myrtes !
« Croyez-moi, le labeur de la science et le culte des Muses,
« Sont plus beaux que l'éclat de l'or et du diadème... »

Pendant qu'il est ainsi, solitaire, l'impératrice Charlotte préside à tous les banquets, reçoit tous ceux qui apportent leurs félicitations, écrit à l'impératrice Eugénie, télégraphie à Napoléon III et, infatigable, commence à remplir son rôle de souveraine. Enfin, le 13 avril, Maximilien, ayant surmonté sa faiblesse, décide que le lendemain leur départ pour le Mexique aura lieu.

Durant cette journée, tandis que l'Impératrice est

ARRIVÉE AU MEXIQUE

rayonnante et semble quitter sans regret Miramar et l'Europe, Maximilien paraît s'arracher à sa patrie avec déchirement. Autour de lui venue de Trieste, la foule est immense ; quand est venue l'heure de partir, il regarde tristement tous ceux qui l'entourent, et lentement gagne la frégate autrichienne qui doit l'emporter. Une dernière fois, tandis qu'on largue les amarres, et que retentit l'hymne impérial mexicain, mêlé aux acclamations de la foule, il regarde s'estomper lentement la silhouette imposante de Miramar, puis, incapable de maîtriser plus longtemps son émotion, il s'enfuit dans sa cabine pour y cacher ses larmes... Pendant une heure encore la frégate impériale, la *Novara*, qu'accompagne la *Thémis* portant pavillon français, est escortée de vaisseaux autrichiens, puis les couleurs mexicaines et françaises flottent seules sur la mer immense.

Puisque le sort en est jeté, puisque rien désormais ne peut arrêter les événements, Maximilien s'efforce de reprendre confiance. Sous l'influence bienfaisante de la mer, son âme de marin réapparaît. Le lendemain déjà, le front plus serein, il sent renaître en lui le goût de la vie et le désir d'être digne de son rôle. A son abattement succède une confiance illimitée en l'avenir, et déjà lorsque Maximilien descend à Civita-Vecchia, première escale, pour aller à Rome demander sa bénédiction au Pape, il ne doute plus de lui ni des autres. Quand on sait les difficultés innombrables que le clergé causera à Maximilien, on déplore, pendant son séjour à Rome, les conversations superficielles, qui n'abordent des sujets vitaux pour

MAXIMILIEN D'AUTRICHE

le Mexique, que pour les quitter aussitôt. Maximilien ne veut pas voir les allusions que le pape Pie IX fait, dans une allocution prononcée à la messe ; il ne s'inquiète pas de ces paroles, pleines de sous-entendus, annonciatrices des maux futurs : « Grands sont les droits des peuples, dit le Pape, et il est nécessaire de les satisfaire ; mais plus grands et plus vénérables sont les droits de l'Église... » Après des adieux pleins de cordialité, le voyage se poursuit. Une réception enthousiaste, à Gibraltar, attend Maximilien et sa femme ; ils sont émus de voir que la reine d'Angleterre a donné l'ordre qu'on salue, avec les honneurs impériaux, le drapeau mexicain.

A présent, la *Novara* est en plein océan ; la traversée se poursuit dans le calme et l'espérance. De plus en plus Maximilien sent renaître son ardeur, et fiévreusement, « à la façon de ces travailleurs incomplets qui ne le sont que par intermittence », il prépare l'organisation de la monarchie. Mais, négligeant les problèmes infiniment sérieux qui se posent, il se complaît à des futilités et, chose étonnante, l'impératrice Charlotte se préoccupe, elle aussi, uniquement de questions sans importance. « On préparait, écrit l'abbé Domenech, des décrets sur la préséance dans les cérémonies publiques, l'institution d'une nouvelle décoration, de nouvelles médailles, une garde palatine, une Cour dispendieuse. » Détail frappant, Maximilien commence à bord de la *Novara* à écrire un cérémonial de Cour, qui sera terminé à Mexico, et ne comportera pas moins de 600 pages, avec nombreux plans et dessins !

ARRIVÉE AU MEXIQUE

Maximilien a tenu à s'entourer d'une maison importante, et autour de lui déjà les rivalités naissent. Éloin, son secrétaire particulier, lui a été recommandé par Léopold et, tout de suite, cet homme habile a pris sur lui une influence qui est néfaste et excite la jalousie ; l'accompagnent aussi : Bombelles, fils de son précepteur, le comte Zichy, quelques dignitaires de la Cour autrichienne et des Mexicains, tous résolument conservateurs.

L'arrivée à Vera-Cruz a lieu le 28 mai ; le débarquement s'effectue le lendemain seulement. Si les yeux de Maximilien et de sa femme n'étaient pas obstinément fermés, ils verraient, en ce premier contact avec la terre mexicaine, quel a été jusqu'alors leur aveuglement : dans les rues, pas un vivat, le calme règne et l'on sent une hostilité sourde. Le général Almonte est venu accueillir les souverains et, en témoignage de ses services, il reçoit le titre de Grand Maréchal de la Cour, ce qui est, en réalité, un moyen élégant de lui enlever tous ses pouvoirs. Déçus peut-être, mais ne voulant pas l'avouer, les souverains poursuivent leur voyage plein de péripéties, relaté en détails par Charlotte à l'impératrice Eugénie. Elle parle des routes abominables, des diligences qui versent, des roues qui se cassent, des gîtes invraisemblables, mais tout cela est compensé par les acclamations, réelles ou de commande, qui les accueillent, à son dire, tout le long du voyage. Convaincue qu'une monarchie répond aux besoins unanimes de la population, elle termine, toujours énergique : « Les choses iront ici, si Vos Majestés nous secondent, parce qu'elles doivent aller,

MAXIMILIEN D'AUTRICHE

et que nous voulons qu'elles aillent... » Maximilien n'est pas moins enchanté et, s'il se rend compte que les difficultés qui restent à surmonter sont grandes, il écrit à Napoléon : « L'impression que nous avons reçue sur toute la route ne s'effacera jamais de notre mémoire... »

Le 12 juin, ils font leur entrée solennelle à Mexico, et là, où l'esprit conservateur domine, les acclamations sont sincères. « L'accueil que nous reçûmes ce jour-là, écrit Charlotte, fut tel que je n'en ai jamais vu... » Il y a bien quelques points noirs, et l'absence du représentant des États-Unis est significative, mais, comme l'écrit Charles de Barrès, « tous les vivats partaient de l'âme et arrivaient jusqu'au cortège, comme l'écho d'une vive émotion intérieure ». Un incident assez amusant est raconté par le colonel Blanchot : « Lors de la présentation à l'Impératrice de la haute société de Mexico, raconte-t-il, les grandes dames n'étaient pas initiées aux subtilités de l'étiquette; elles y allaient de bon cœur dans leurs salutations et, s'avançant vers l'Impératrice, lui témoignèrent leurs sentiments d'amour et de dévouement, en lui donnant un « abrazzo », la plus éloquente manifestation de tendresse et d'estime qui soit en usage dans le pays. Lorsque la fière Charlotte se vit prendre à bras le corps, par les épaules, et reçut dans le dos de petites tapes, données par les mains des embrasseuses, elle se crut outragée et s'éloigna de ces trop familières grandes dames. Celles-ci, à leur tour, furent profondément mortifiées d'être repoussées ainsi et, fières aussi, elles eurent dans leurs yeux des larmes

ARRIVÉE AU MEXIQUE

de honte d'être ainsi traitées, elles les filles des grands d'Espagne... » Quand sont terminées festivités, réceptions et bals, quand le calme renaît à Mexico, l'Empereur et l'Impératrice ont conscience qu'il leur faut, tout de suite, se mettre au travail. Ils ont établi leur résidence au château de Chapultepec, à quelques lieues de Mexico; cette demeure somptueuse, entourée d'un parc immense, qu'environne un panorama remarquablement beau, semble être le lieu rêvé pour une vie de bonheur et d'activité bienfaisante...